

La vitalité dansée de Jean-Claude Gallotta



photo Giovanni Cittadini Cesi

Tout sauf statique, la figure de Pénélope se démultiplie chez Jean-Claude Gallotta en un ballet foisonnant où danseurs et danseuses dialoguent à égalité.

Il y a un peu plus de 40 ans, Jean-Claude Gallotta fondait sa compagnie de retour de New-York où il avait suivi l'enseignement révolutionnaire de Merce Cunningham, influence majeure qui ne le quittera jamais. En 1981, fort de ce voyage et de cette rencontre, le jeune Gallotta créait *Ulysse*, spectacle emblématique de son geste chorégraphique, pierre angulaire d'une œuvre prolifique au style très identifiable qu'il reprend régulièrement et notamment depuis deux ans avec une distribution renouvelée, au plus près de l'énergie juvénile et aérienne qui s'en dégageait alors. Gallotta aime faire revivre ses pièces pour « racheter la mort des gestes », tisser de nouvelles variations autant que s'inspirer de figures littéraires ou historiques (Marco Polo, Nosferatu, Don Quichotte...), tremplins à son imaginaire chorégraphique.

Avec *Pénélope*, sa toute dernière création, il aborde l'Odyssée homérique via le personnage féminin qu'il démultiplie en un éventail de danseuses. La femme d'Ulysse n'est plus celle, d'un autre temps, qui attend patiemment le retour de son mari, cantonnée à sa tapisserie dans une maison où défilent les prétendants. Elle se fait guerrière, fière et indocile, plurielle. Feu follet insaisissable, elle ne tient pas en place et se projette dans l'espace avec une fureur de vivre communicative. Sa jeunesse est son trophée, son énergie la rend irréductible. **Contrairement à *Ulysse* qui baignait dans le blanc, *Pénélope* est un ballet en noir, à commencer par les costumes, évolutifs et épurés, signés Chiraz Sedouga.** Jouant sur les matières et les transparences, le noir se fait cuir, dentelle ajourée ou résille, les jupes sont fendues pour ne pas entraver le mouvement, les vestes des hommes sont revêtues

par les femmes, les brassières comme des bandeaux découpent les torsos féminins et masculins. Au fur et à mesure, les corps se dénudent, la peau s'impose, les muscles en action happent le regard et les différences de sexe s'estompent. C'est le temps de la réconciliation entre les hommes et les femmes juste avant l'épilogue qui boucle le voyage.

Chapitré comme un livre, ondoyant au rythme des différentes musiques qui l'accompagnent (le chorégraphe a passé commande à plusieurs compositrices et un compositeur), le spectacle, un peu aride au début, déploie sa beauté et sa puissance au gré de ses tableaux dansants jusqu'à l'apothéose finale. Gallotta n'a rien perdu de sa fougue et de son style. On retrouve avec bonheur ses petits pas frétilants, ses moulinés de bras, ses cavalcades effrénées d'un bout à l'autre du plateau, ses rebonds et portés. On croit même reconnaître, comme un clin d'œil ou un dialogue à travers les époques, des gestes exhumés d'Ulysse. Les corps s'enlacent, se touchent, se soulèvent dans des mouvements d'ensemble ébouriffants, des enchaînements de duos, de trios et de solos, des échappées faites de ruptures de rythme, comme des ponctuations, des sursauts de vie. Les mains s'attardent sur les corps, tantôt sur un torse ou sur une cuisse, la sensualité s'immisce dans les contacts, furtifs ou prolongés tandis qu'en parenthèses, des intermèdes vidéo viennent superposer aux corps en pleine possession de leurs moyens des danseur.ses les images en noir et blanc d'un couple âgé, Ulysse et Pénélope à la fin de leur vie peut-être. Filmés dans un studio de danse, ils évoluent ensemble au rythme de la vieillesse tandis qu'une voix off porte sobrement le texte de **Claude-Henri Buffard**, dramaturge attitré du chorégraphe. « *Nous sommes ce que nous dansons* » énonce-t-il et la danse généreuse de Jean-Claude Gallotta en témoigne.

Marie Plantin